

CHAPITRE VII.

CORTÉS DESCEND DU PLATEAU. — NÉGOCIATIONS AVEC NARVAEZ.

— IL SE PRÉPARE A L'ATTAQUER. — QUARTIERS DE NARVAEZ.

— ATTAQUE DE NUIT. — DÉFAITE DE NARVAEZ.

1520.

La petite armée franchit la chaussée du midi, par laquelle elle avait fait son entrée dans la capitale, et fut bientôt en marche à travers la vallée. Elle gravit ce rideau de montagnes que la nature a vainement tiré autour de Mexico, passa entre les deux énormes volcans, ces gardiens infidèles qui depuis longtemps sommeillent à leur poste, s'engagea de nouveau dans ces âpres défilés où elle avait été jadis assaillie par une si affreuse tempête, et débouchant sur le flanc opposé de la chaîne, descendit les rampes qui s'abaissent dans les vastes et fertiles plaines de Cholula.

Les soldats, dans cette marche précipitée, se préoccupaient aussi peu de l'état de la température que des beautés du paysage : l'anxiété à laquelle ils étaient en proie les rendait indifférents à tous les objets extérieurs. Heureusement ils ne furent pas inquiétés par les naturels, car le nom d'Espagnol était en lui-même un talisman, une protection plus sûre que cuirasse ou bouclier.

A Cholula, Cortés eut la satisfaction de trouver Velasquez de Léon, avec les cent vingt soldats qu'il lui avait confiés pour fonder une colonie. Ce fidèle officier était depuis quelque temps dans cette ville, attendant l'arrivée de son général. S'il n'eût pas été exact au rendez-vous, l'opération de Cortés était manquée (1). Toute chance de succès, avec une poignée de

(1) C'est ce que dit Oviedo, et avec vérité : « Si aquel capitan Juan Velasquez de Leon no estubiera mal con su pariente Diego Velasquez, é se pasara con los 150 hombres, que havia llevado à Guaçacalco, à la parte de

soldats, était illusoire ; mais par suite, grâce à Velasquez de Léon, sa petite troupe se trouva triplée, et sa confiance s'accrut d'autant.

Les soldats de Cortés se jetèrent dans les bras de leurs compagnons d'armes ; puis l'armée combinée, maintenant unie plus étroitement que jamais par le sentiment du danger commun, traversa d'un pas rapide les rues de la ville sainte, où des monceaux de ruines noircies rappelaient son désastreux passage de l'automne précédent. Elle suivit la grande route de Tlascala, et rencontra, à peu de distance de cette capitale, le père Olmedo et ses compagnons revenant du camp de Narvaez, où ils avaient été envoyés, ainsi qu'on s'en souvient. L'ecclésiastique était porteur d'une lettre de ce commandant, qui sommait Cortés et ses compagnons de le reconnaître immédiatement comme capitaine général du pays, les menaçant, en cas de refus ou de retard, d'un châtiment exemplaire. Olmedo donna beaucoup de détails curieux sur l'état du camp de Narvaez. Il dépeignit Narvaez lui-même comme un homme enorgueilli de son autorité, et négligeant les précautions ordinaires contre un ennemi pour lequel il affectait un souverain mépris. Il était entouré d'officiers pleins de suffisance et de présomption, qui flattaient sa vanité, et dont le bon père, habile dans l'art de saisir les ridicules, imita les airs fanfarons, au grand amusement de Cortés et de ses soldats. Les troupes de Narvaez, dit-il, montraient en général peu d'affection pour leur commandant et n'étaient nullement disposées à se battre contre leurs compatriotes ; elles avaient été confirmées dans cette disposition par ce qu'il leur avait dit de Cortés, par ses bonnes raisons, par ses promesses, et surtout par une libérale distribution de l'or qu'il avait emporté à cet effet. Indépendamment de ces particularités, Cortés recueillit d'Olmedo des renseignements importants sur la position de l'ennemi et sur son plan général d'opérations.

Pánfilo de Narvaez su cuñado, acabado oviera Cortés su oficio. » *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 12.

A Tlascalala, les Espagnols reçurent une hospitalité franche et amicale. On ne dit pas si leurs alliés tlascalans étaient sortis de Mexico en même temps qu'eux; dans ce cas, ils n'auraient pas été plus loin que leur ville natale. Cortés demanda, pour son expédition actuelle, un renfort de six cents hommes de troupes fraîches. Ce renfort lui fut accordé sans difficulté; mais l'armée n'était pas encore loin de Tlascalala, que ses nouveaux auxiliaires désertèrent l'un après l'autre, et retournèrent chez eux. Ils n'avaient pas ici, comme dans une guerre contre Mexico, des animosités personnelles à assouvir; peut-être aussi, intrépides dans une lutte contre les plus braves des races indiennes, avaient-ils une trop fatale expérience de la supériorité des hommes blancs pour se soucier de se mesurer encore avec eux. Toujours est-il constant qu'ils désertèrent en si grand nombre, que Cortés crut devoir congédier le reste, disant gaiement qu'il aimait mieux se séparer d'eux alors, qu'au moment critique.

L'armée entra bientôt dans cette contrée aride, toute jonchée de débris de matières volcaniques, qui s'étend aux environs de Perote et dont l'aspect contraste si étrangement avec le caractère général de beauté qui distingue le paysage. C'est là qu'elle fut ralliée par Sandoval et une soixantaine de soldats de Vera-Cruz, y compris plusieurs déserteurs du camp de Narvaez: renfort précieux, moins encore, peut-être, sous le rapport numérique, qu'en raison du caractère du commandant, qui était, sous tous les rapports, un officier du plus grand mérite. Forcé de faire un grand détour pour ne pas se heurter contre l'ennemi, il s'était frayé un chemin à travers d'épaisses forêts et des montagnes sauvages: mais il avait eu le bonheur de rejoindre sans accident la bannière de son chef (2).

Cortés fut aussi rejoint en ce lieu de rendez-vous par Tobillos, qu'il avait envoyé à Chinantla pour y faire fabriquer

(2) *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 123-124. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 115-117. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 12.

des lances. Ces lances étaient parfaitement bien faites, et conformes au modèle qu'il avait donné: c'étaient de très-longues piques, à double tête, avec les pointes en cuivre. Tobillos exerça les soldats au maniement de cette arme formidable, dont l'efficacité, surtout contre la cavalerie, avait été démontrée, vers la fin du siècle précédent, par la résistance victorieuse des bataillons suisses à la chevalerie bourguignonne, la meilleure de l'Europe (3).

Cortés passa alors en revue son armée; elle se composait de deux cent soixante-six hommes, dont cinq seulement étaient montés. Dans le nombre se trouvaient quelques soldats armés de mousquets et quelques-uns d'arbalètes. Quant à l'armure défensive, elle se bornait, en général, au pourpoint piqué du pays, matelassé de coton, cuirasse légère sur laquelle pouvait s'amortir une flèche indienne, mais qui n'offrait qu'une impuissante protection contre une balle. Encore la plupart de ces vêtements étaient-ils dans le plus mauvais état, usés et criblés de trous, témoignages évidents d'un long et pénible service. Il était peu de ces braves qui, dans cette conjoncture, n'eussent échangé volontiers contre un morion d'acier ou une cuirasse, les plus riches chaînes d'or qui brillaient sur leur costume délabré (4).

Mais sous ces vêtements grossiers battaient des cœurs d'un courage et d'une fermeté à l'épreuve. Ces hommes, toujours invincibles, étaient les mêmes héros dont la valeur avait triomphé, sur maint champ de bataille, de toutes les chances

(3) Mais la longue pique des Allemands, arme irrésistible contre la cavalerie, fut impuissante contre l'épée courte et le bouclier des Espagnols, à la grande bataille de Ravenne, livrée en 1512, quelques années avant l'époque dont nous nous occupons. Machiavel fait quelques observations excellentes sur le mérite comparatif de ces armes. *Arte della guerra*, lib. 2, ap. *Opere*, t. 4, p. 67.

(4) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 118.

« Tambien quiero dezir la gran necesidad que tenemos de armas, que por un peto, ó capacete, ó casco, ó babera de hierro, diéramos aquella noche quâto nos pidiera por ello, y todo quâto auíamos ganado. » C. 122.

réunies contre eux. Ils avaient une grande expérience du pays et de ses habitants; ils connaissaient parfaitement le caractère de leur général, sous l'œil duquel ils s'étaient formés, à ce point que tous leurs mouvements semblaient être l'effet de sa volonté; on eût dit que la troupe entière ne formait qu'un seul corps, — unité de but et de sentiments qui doublait à la fois sa confiance et sa force.

L'armée poursuivit sa marche jusqu'au versant oriental du plateau : de là, elle descendit vers les plaines de la *Tierra caliente*, qui s'étalaient à ses pieds comme un immense océan de verdure. A une quinzaine de lieues de Cempoalla, où Narvaez avait, ainsi que nous l'avons vu, établi ses quartiers, on rencontra une seconde députation envoyée par ce commandant. Elle se composait du prêtre Guevara, d'Andrés de Duero et de deux ou trois autres. Duero, intime ami de Cortés, était celui qui avait le plus contribué, dans le principe, à lui obtenir la confiance de Velasquez. Ils se donnèrent une cordiale accolade, et ce ne fut qu'après s'être longtemps entretenus en amis intimes, que le secrétaire informa Cortés de l'objet de sa mission.

Il était porteur d'une lettre de Narvaez, conçue en termes assez différents de la précédente. Cet officier exigeait, il est vrai, que l'on reconnût son autorité souveraine au Mexique; mais il offrait en même temps ses navires pour transporter hors du pays tous ceux qui le désireraient avec leurs trésors et leurs effets, sans aucune recherche ni molestation. C'était, sans doute, à l'influence de Duero qu'on devait attribuer ces nouvelles conditions. Le secrétaire engagea fortement Cortés à les accepter, comme les plus avantageuses qu'il fût possible d'obtenir, et comme l'unique alternative de salut qui lui restât. « En effet, lui dit-il, quelque braves que soient vos soldats, comment pouvez-vous espérer tenir tête à un antagoniste si supérieur sous le rapport numérique et matériel? » Mais Cortés, résolu à courir la chance des armes, n'était pas homme à se laisser intimider. « Si Narvaez est porteur d'un brevet royal, répondit-il, je suis prêt à reconnaître son

autorité; mais il n'a encore exhibé aucun mandat. Je ne puis donc voir en lui que l'agent de mon rival Velasquez. Quant à moi, je suis un serviteur du roi. C'est pour le roi que j'ai conquis ce pays, et soyez certain que mes compagnons et moi nous le défendrons pour le roi jusqu'à la dernière goutte de notre sang. Si nous succombons, il sera assez glorieux pour nous d'être morts en faisant notre devoir (5). »

L'ami de Cortés aurait pu éprouver quelque peine à comprendre comment l'autorité de ce chef pouvait reposer sur une autre base que celle de Narvaez; et, si tous deux tenaient leurs pouvoirs du même supérieur, le gouverneur de Cuba, comment ce dernier fonctionnaire n'avait pas le droit de remplacer par un successeur l'officier que lui-même avait nommé (6). Mais Cortés recueillait ici tout le fruit de cette fiction légale, si on peut l'appeler ainsi, à l'aide de laquelle son brevet, remis entre les mains de la municipalité de Vera-Cruz, avait été de nouveau reçu de la couronne par

(5) « Yo les respondi, que no via provision de Vuestra Altezza, por donde le debiese entregar la tierra; é que si alguna trahia, que la presentasse ante mi, y ante el Cabildo de la Vera Cruz, segun orden, y costumbre de España, y que yo estaba presto de la obedecer, y cumplir; y que hasta tanto, por ningun interese, ni partido haria lo que él decia; antes yo, y los que conmigo estaban, moririamos in defensa de la tierra, pues la habiamos ganado, y tenido por Vuestra Magestad pacifica, y segura, y por no ser traydores y desleales á nuestro rey... Considerando, que morir in servicio de mi rey, y por defender, y amparar sus tierra, y no las dejar usurpar, á mí, y á los de mi compañía se nos seguia farta gloria. » *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 125-127.

(6) Telles sont les réflexions qui se présentaient naturellement à l'esprit d'Oviedo, quelques années plus tard. « É tambien que me parece donaire, ó no bastante la escusa que Cortés da para fundar é justificar su negocio, que es decir, que el Narvaez presentase las provisiones que llevaba de S. M. Como si el dicho Cortés oviera ido á aquella tierra por mandado de S. M. ó con mas, ni tanta autoridad como llevaba Narvaez; pues que es claro é notorio, que el Adelantado Diego Velasquez, que embió á Cortés, era parte, segun derecho, para le embiar á remover, y el Cortés obligado á le obedecer. No quiero decir mas en esto por no ser odioso á ninguna de las partes. » *Híst. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 12.

cet intermédiaire. L'artifice était trop grossier pour tromper ceux qui ne voulaient pas être trompés. Cependant la plus grande partie de l'armée s'y laissa prendre : elle sembla même puiser dans cette idée une nouvelle confiance (7).

Duero était convenu, à Cuba, avec Cortés, lorsque celui-ci avait pris le commandement de l'expédition, qu'il aurait lui-même une part assez considérable dans les bénéfices. Cortés confirma, dit-on, cet arrangement dans la conjoncture actuelle, et fit à son ami des conditions telles, que ce dernier se trouva avoir un intérêt évident à ce qu'il eût le dessus dans sa lutte contre Narvaez. C'était là un point important, en raison de la position du secrétaire (8). Le général recueillit de cette source authentique beaucoup de renseignements précieux qui n'avaient pu venir à la connaissance d'Olmedo. Lorsque les envoyés repartirent, Cortés leur remit pour Narvaez une lettre, contre-partie de celle qu'il avait reçue de lui. Cette démonstration, qui semblait indiquer de sa part le désir d'ajourner, sinon d'éviter entièrement des hostilités, avait pour unique but de faire prendre le change à Narvaez. Cortés somma ce capitaine et ses troupes de se présenter devant lui sans retard, et de reconnaître son autorité en qualité de représentant de son souverain. Faute par eux d'obtempérer à cette sommation, il se verrait forcé de les traiter comme rebelles à la couronne (9)! Ce fut avec cette missive, dont le ton arrogant s'adressait à ses propres troupes autant qu'à l'ennemi,

(7) L'auteur rappelle ici que Mariana cite dans son histoire le double avantage d'un châssis de toile peinte qui, substitué à une muraille absente, inspire à la fois la crainte à l'ennemi et le courage à ceux-là même qui s'abritent derrière ce rempart factice.

(8) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 119.

(9) « É assimismo mandaba, y mandé por el dicho mandamiento á todas las personas, que con el dicho Narvaez estaban, que no tubiessen, ni obedeciessen al dicho Narvaez por tal capitan, ni justicia; ántes, dentro de cierto termino, que en el dicho mandamiento señalé, pareciessen ante mí, para que yo les dijese, lo que debían haer en servicio de Vuestra Alteza: con protestacion, que lo contrario haciendo, procedería contra ellos, como contra traydores, y alevos, y malos vasallos, que se rebelaban contra su

que Cortés congédia les envoyés. Ceux-ci retournèrent répandre parmi leurs compagnons leur admiration du général, et de la libéralité sans bornes dont il avait eu soin de leur donner de larges preuves; ils s'étendirent avec complaisance sur l'opulence de ses soldats, qui étalaient, dirent-ils, avec une fastueuse profusion, sur leurs vêtements usés, des bijoux, des ornements en or, des colliers, des chaînes massives qui faisaient plusieurs fois le tour de leur cou et de leur corps, riches dépouilles du trésor de Montézuma.

L'armée traversa les vastes et magnifiques plaines de la *Tierra caliente*, alors couvertes de nobles forêts, en partie détruites aujourd'hui, où le grand cotonnier, produit des siècles, croissait à côté du léger bambou ou bananier, produit d'une saison, attestant l'un et l'autre la prodigieuse fécondité du sol; tandis que d'innombrables plantes grimpantes, s'accrochant aux branches gigantesques des arbres, balançaient dans l'air leurs festons de fleurs odorantes. Mais les sens des Espagnols n'étaient point ouverts aux délicieuses influences de la nature. Une seule idée occupait leurs esprits.

Arrivés à une prairie de quelque étendue, ils se trouvèrent enfin arrêtés par un cours d'eau appelé *Rio de Canoas* (la rivière des canots). Cette rivière, ordinairement d'un volume médiocre, était à cette époque grossie par les eaux du ciel: il avait plu beaucoup ce jour-là, quoique le soleil eût, par intervalles, dardé ses feux avec une ardeur intolérable, exemple, assez commun d'ailleurs, de ces alternatives de chaleur et d'humidité, qui donnent tant d'activité à la végétation des tropiques, qu'on croirait être le produit d'un travail forcé de la nature.

La rivière des Canots était éloignée d'une lieue environ du camp de Narvaez. Avant de chercher un gué praticable, Cortés permit à ses soldats de réparer, en s'étendant sur la terre, leurs forces épuisées. Les ombres du soir couvraient

rey, y quieren usurpar sus tierras, y señorios.» *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 127.

le ciel, et la lune qui se levait à l'horizon, fréquemment voilée par de sombres masses de nuages, brillait d'une lumière douteuse et intermittente. Il était évident que l'orage n'avait pas encore épuisé ses fureurs (10). Cortés n'en fut pas fâché. Il avait formé le projet d'attaquer cette nuit même; l'obscurité et le bruit de la tempête devaient favoriser ses mouvements en les déroband à la connaissance de l'ennemi.

Avant de révéler son plan, il adressa à ses soldats une de ces allocutions énergiques auxquelles il avait recours dans les grandes occasions, comme s'il eût voulu sonder les profondeurs de leurs cœurs, et ranimer par l'inspiration de son héroïsme ceux qui auraient pu faiblir à l'heure du danger. Il récapitula en peu de mots les grands événements de la campagne, les obstacles qu'ils avaient surmontés, les victoires qu'ils avaient remportées, malgré les chances les plus inégales, et le glorieux butin qu'ils avaient conquis. Ce butin, on prétendait le leur arracher, et ceux qui avaient cette prétention n'étaient point des hommes investis à cet effet de pouvoirs légaux, émanés de la couronne, mais des aventuriers, sans autre titre que celui de la force. Ils avaient acquis de justes droits à la reconnaissance de leur pays et de leur souverain. Ces droits, on allait les fouler aux pieds; on voulait transformer leurs services en crimes, et flétrir leurs noms du sceau de l'infamie des traîtres. Mais l'heure de la vengeance était enfin arrivée. Dieu n'abandonnerait pas le soldat de la croix. Il les avait fait sortir triomphants de plus rudes épreuves, et les soutiendrait encore dans celle-ci. Dussent-ils succomber, mieux valait mourir de la mort des braves que de se voir dépouillés de leurs richesses et de leur gloire, pour périr ignominieusement au gibet, comme de vils esclaves. — Il avait réservé cet argument pour le dernier, sûr de l'effet qu'il ne pouvait manquer de produire.

(10) « Y aun llouia de rato en rato, y entoñes salia la luna, que quando alli llegámos hazia muy eseuero, y llouia, y tambien la escuridad ayudó. » *Hist. de la conquista*, cap. 122.

De vives acclamations éclatèrent dans les rangs : Velasquez de Léon, et de Lugo, assurèrent leur général, au nom de tous leurs camarades, que s'il échouait, ce serait sa faute et non pas la leur. Ils le suivraient partout où il les conduirait. Cortés, complètement satisfait des dispositions de ses soldats, comprit que la difficulté, pour lui, ne consistait pas tant à exciter leur enthousiasme, qu'à lui donner une direction convenable. Il est à remarquer qu'il ne fit aucune allusion à la défection qu'il savait exister dans le camp de l'ennemi : il voulut que ses soldats, dans ce moment critique, ne comptassent que sur eux-mêmes.

Il annonça qu'il se proposait d'attaquer cette nuit même, voulant surprendre Narvaez dans le sommeil, et profiter de l'obscurité, pour dissimuler à la fois ses mouvements et l'infériorité numérique de sa propre troupe. Les soldats, quoique harassés par les marches forcées qu'ils venaient de faire et tourmentés par la faim, accueillirent avec joie le projet de leur chef. L'hésitation était, dans leur position, le pire des maux. Cortés assigna donc un poste et un rôle à ses lieutenants; Gonzalo de Sandoval, en qualité d'*alguacil mayor*, fut chargé de s'emparer de la personne de Narvaez, comme rebelle à son souverain, et de le tuer sur place, en cas de résistance (11). Il aurait pour le seconder soixante hommes d'élite, conduits par quelques-uns des meilleurs capitaines, au nombre desquels étaient deux des Alvarados, de Avila et Ordaz. La plus grande partie de la troupe fut placée sous les ordres de Christoval de Olid, ou, suivant quelques autorités, de Pizarro, l'un des membres de cette famille à qui la conquête du Pérou donna

(11) L'avocat de Narvaez relève, dans l'exposé de ses griefs, présenté à la couronne, l'énormité diabolique de ces instructions. « El dho Fernando Cortés como traidor aleboso, sin apereibir al dho mi partte, con un diabolico pensami^o é infernal osadia, en contemtto é menosprecio de V. M. ó de sus provisiones R^{as}, no mirando ni asattando la lealtad q^e debia á V. M., el dho Cortés dió un mandamiento al dho Gonzalo de Sandobal para que prendiese al dho Pánfilo de Narvaez, é si se defendiese q^e lo mattase. » *Demanda de Zavallos en nombre de Narvaez*. Ms.